

Me voilà bien désillusionné sur le compte des lavandières, sur celles de Santarem surtout; il leur arrive de jolies histoires. Et puis les rois et les seigneurs de leur pays ont des idées à mériter la colère d'un gendarme consciencieux et l'application de certains articles du Code désagréables aux mauvais sujets. Il est vrai que de leur temps le Code et la gendarmerie n'étaient pas inventés.

Un roi quelconque de Portugal, du temps où les rois chantaient faux dans ce pays-là, avait trouvé un portrait enrichi de diamans. A sa place, je sais bien ce qui m'aurait le plus flatté dans ce portrait. Je diffère d'idée avec ce Portugais, voilà tout. Ce portrait est celui d'une jeune fille, vous le pensez de reste, et, naturellement, le roi devient amoureux de la copie en attendant l'original.

C'est ici qu'apparaît un impur, un immortel monsieur, qui est baron d'ailleurs. Notez bien qu'il est toujours jeune, pour un pareil métier, et qu'il a la voix de Mocker de l'Opéra-Comique. Mais, me direz-vous, quel métier fait donc ce pauvre jeune homme? – Mon Dieu, c'est assez simple: il fait l'office de pourvoyeur des plaisirs de son souverain. Pour obtenir la main d'une honnête fille, il se résigne à en prendre une autre. Il se munit du portait aux diamans, et le voilà qui parcourt les Etats de son maître à la recherche de l'original. Un jour, dans le village de Santarem, il rencontre M<sup>me</sup> Deligne-Lauters, dont les admirables cheveux allemands paraissaient bien étonnés d'être mordus par les dents d'un peigne andalou. M<sup>me</sup> Lauters, qui dans ce pays de castagnette s'appelle Margarida la lavandière, vient familièrement regarder le portrait en question et s'écrie après tout le public, qui a compris d'avance: Tiens, mon portrait!

Le pourvoyeur fait son devoir; il enlève sa proie. Le royal consommateur est enchanté. Il fait allumer des bougies dans une salle à manger et présente à ses seigneurs la nouvelle favorite; mais la vertu donne des idées. Margarida prend une des bougies, met le feu aux draperies et se sauve. La pauvre Margarida est bien malheureuse; elle a donné son cœur au soldat Manoel, et il ne peut arriver au grade de caporal. Il est vrai qu'en revanche il est très familier avec M<sup>lle</sup> Girard, son colonel, ce qui est d'un assez mauvais exemple comme discipline militaire.

Voilà donc Margarida bien malheureuse, et je m'en étonne encore. Car enfin les auteurs lui font chanter des couplets passablement égoïstes. Un monsieur qui sera plus tard son père, mais qui, pour le moment, n'est encore que Grignon, lui demande si elle est heureuse: Oh! oui, lui dit-elle en musique; quand je vois un mère qui a perdu son enfant, un pauvre qui meurt de faim, je me dis que je suis heureuse. – Et, pour qu'on en soit bien persuadé, elle le répète quatre ou cinq fois. – Ah! les lavandières sont bien peu délicates, et je ne m'étonne plus que ma blanchisseuse m'ait perdu tant de faux-cols.

Voilà donc Margarida bien à plaindre. Manoel quitte son régiment pour la chercher à la cour. Il la retrouve, et comme le roi, qui après tout est chez lui, veut se promener dans son appartement, Manoel lui affirme qu'il ne passera pas, au grand étonnement du roi et du public.

Arrive alors un duc chargé de chercher des nourrices pour la cour. Les grands seigneurs ont de jolis emplois dans ce pays-là. Le duc apprend de quoi il est question, et il déclare que Margarida est sa fille, fruit d'une mésalliance non encore avouée. Le roi chante faux de plus belle; mais il a beau faire, il n'épouvantera pas le duc de Grignon, qui y est habitué. Alors la colère du roi se tourne contre le soldat Manoel, qui va être déserteur, puisqu'il n'a plus que quelques instans pour rejoindre son régiment. Le malheureux va être condamné à mort, lorsque, par un hasard d'opéra-

comique, le régiment vient à la cour. Manoel est en règle, et le roi n'a plus rien à dire. On finit par marier les deux jeunes gens.

J'oubliais dans la collection un mari dont le baron croit avoir enlevé la femme et qui débat avec le pourvoyeur le prix de son silence. On n'est pas plus effronté.

La pièce des *Lavandières* restera comme un échantillon curieux d'in vraisemblance. Je doute qu'elle aspire avec succès au prix de vertu fondé par feu Léon Faucher.

Quant à la musique, c'est autre chose. Il y a là un talent sérieux et qui n'attend pas le nombre des années. M. Gevaert commence jeune, et il commence bien. Sa musique a déjà un air de maturité qui contraste agréablement avec son extrait de naissance, et les plus incrédules commencent à espérer qu'en France, grâce à M. Gevaert, qui est Belge, le secret de la mélodie ne sera pas perdu.

L'orchestration de Gevaert est riche, pimpante et bien nourrie. Il sait, et il le fait voir sans se livrer à plaisir à des tentatives d'effets nouveaux, qui souvent ne sont compris que par leur auteur. Il est sémillant et grandiose quand il le faut; avant tout, il est clair et fait plaisir.

Son ouverture est bien faite; on y a remarqué entre autres une romance de hautbois très-bien dite par M. Colin.

Il y a beaucoup de musique dans ces trois actes, et mon intention n'est pas de vous en faire le catalogue détaillé.

En prenant au hasard, je vous recommanderai:

La chanson espagnole dite en duo par MM<sup>mes</sup> Lauters et Bourgeois;

L'air militaire de M<sup>lle</sup> Girard, repris en chœur par les soldats. C'est franc de rythme, et si Dulaurens l'avait chanté, assurément on l'eût bissé. M<sup>lle</sup> Girard a le tort de ne pas prononcer clairement. On ne doit plus l'entendre après le trou du souffleur;

La romance de M<sup>me</sup> Lauters: *Je suis heureuse*. Le refrain fait admirablement valoir les belles notes graves de la jolie cantatrice; il est d'une touchante simplicité;

Un joli trio: les propositions du grand seigneur, qui cherche des nourrices;

Le duo suivant, dans lequel sont enclavés les couplets: *A la cour*, dits avec une grande sensibilité par Dulaurens. Le duo finit par une sorte de nocturne à deux voix dont les paroles sont d'une excellente platitude, mais dont la musique est délicieuse;

Un chœur de femmes, une sorte de cantique accompagné par les violons en sourdine;

Un grand air de M<sup>me</sup> Lauters, dont l'andante est un peu languissant, mais dont le finale est plein de cœur et d'entrain;

Le chœur des chasseurs, qui vient un peu comme des cheveux sur // 2 // la soupe, mais qui est bien nourri et à effet, quoique trop court et un peu couvert par l'orchestre;

Les airs de danses gracieux et coquets, avec l'inévitable *jota*;

Des couplets mal dits par Prilleux, mais dont le motif est agréable et l'accompagnement fort original. On se croirait en pleine chasse;

Le final du second acte, une des plus belles pages de la partition;

Et puis un duo de femmes, et puis, et puis quelques autres morceaux encore pour lesquels je vous demande grâce.

M. Gevaert a été, cette fois, plus sérieux et plus grandiose. Nous serons heureux de le voir revenir au véritable opéra-comique; il y est à son aise et il y a de belles places à y prendre.

Les danses, l'orchestre, les chœurs, les décors et la mise en scène ont droit à nos éloges, et nous les leur octroyons sans compter.

La même libéralité pour les artistes. M<sup>me</sup> Lauters avait failli s'empoisonner quelques jours avant la représentation; heureusement, ses amis en ont été quittes pour la peur. Le poison n'a pas altéré sa belle voix. Je ne lui aurais jamais pardonné. Grignon ne chante presque pas, ne dit presque rien, mais il porte de beaux habits. On sent qu'on a encore mis sa complaisance en réquisition dans cette circonstance-là.

Dulaurens chante avec goût et vigueur; Marchot, avec un courage malheureux; Prilleux, avec ce qu'il peut, et Legrand avec la voix de Mocker; MM<sup>les</sup> Bourgeois et Girard sont gentilles.

Le ballet du second acte a été vivement et justement applaudi. L'ensemble est excellent. Mais il manquait au corps de ballet une première danseuse, et nous apprenons que M. Pellegrin s'est empressé d'engager M<sup>lle</sup> Galby, la charmante sylphide dont la danse correcte a toujours été remarquée et qui fut tant applaudie à la Porte Saint-Martin ainsi que sur plusieurs scènes étrangères.

M. Pellegrin commence par un succès: c'est d'un heureux augure: il a pris à cœur ses fonctions de directeur, et il se dévoue corps et âme et biens à la prospérité de son théâtre. C'est trop bien comprendre ses devoirs pour n'en être pas récompensé.

**REVUE ET GAZETTE DES THÉÂTRES, 28 octobre 1855, pp. 1-2.**

Journal Title: REVUE ET GAZETTE DES THÉÂTRES

Journal Subtitle: Journal des Auteurs, des Artistes et des Gens du Monde. Feuille officielle des Théâtres de la France et de l'étranger.

Day of Week: Sunday

Calendar Date: 28 October 1855

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: N°2816

Year: 26<sup>e</sup> année

Series: None

Issue: Dimanche 28 Octobre 1855

Livraison: None

Pagination: 1-2

Title of Article: Théâtre Lyrique

Subtitle of Article: LES LAVANDIÈRES DE SANTAREM, opéra-comique en 3 actes, paroles de MM. Dennery et Grangé, musique de M. Gevaert. Acteurs et personnages: M. Dulaurens (Manoel), Grignon (duc d'Aguilar), Legrand (baron de Casilhas), Marchot (le Roi), Prilleux (Pablo); MM<sup>mes</sup> Lauters (Margarida), Girard (D. Luiz), Bourgeois (Térésa). - Première représentation, le jeudi 25 octobre 1855.

Signature: Auguste Rollet

Pseudonym:

Author:

Layout: Front page and Internal Text

Cross-reference: None